

Frayages familiaux

Quand la famille marche sur la tête. Inceste, pédophilie, maltraitance de Martine Nisse et Pierre Sabourin. Seuil, « Couleur psy », 366 p.

Les rituels familiaux de Robert Neuburger, Payot, « Essais », 366 p.

Michel Peterson

Numéro 204, septembre–octobre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18434ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peterson, M. (2005). Frayages familiaux / *Quand la famille marche sur la tête. Inceste, pédophilie, maltraitance* de Martine Nisse et Pierre Sabourin. Seuil, « Couleur psy », 366 p. / *Les rituels familiaux* de Robert Neuburger, Payot, « Essais », 366 p. *Spirale*, (204), 53–55.

FRAYAGES FAMILIAUX

QUAND LA FAMILLE MARCHE SUR LA TÊTE. INCESTE, PÉDOPHILIE, MALTRAITANCE de Martine Nisse et Pierre Sabourin
Seuil, « Couleur psy », 366 p.

LES RITUELS FAMILIAUX de Robert Neuberger
Payot, « Essais », 366 p.

En cherchant à comprendre la structure de l'angoisse, au-delà de l'angoisse de castration, Lacan distinguait les termes et la fonction du fantasme chez le pervers et le névrosé, ce qui l'amena à reposer la question, somme toute assez énigmatique pour qui s'y frotte, du fait que les bons névrosés que nous sommes disposent toujours de fantasmes pervers. Au fond, Freud ne disait pas autre chose lorsqu'il notait, dans le livre X du *Séminaire*, que la « *prédisposition* » universelle de la pulsion sexuelle réside dans la « *prédisposition aux perversions* ». Contrairement au sujet pervers qui « *s'offre loyalement, lui, à la jouissance de l'Autre* », le névrosé « *se sert de son fantasme à des fins particulières* » dans la mesure où celui-ci « *est situé tout entier au lieu de l'Autre* ». Changement de perspective scopique donc, et surtout, variantes dans la clinique, d'autant plus que, comme l'affirme Hurni et Stoll dans *La haine de l'amour*, le registre pervers s'emboîte souvent avec les registres psychotique et psychosomatique.

Qu'en est-il quand cette perversion gangrène systématiquement le tissu même de la famille, quand la castration se trouve, non pas forclosée, mais désavouée et maintenue par la magie du concret (de la chaussure rouge au MP3)? Et que la fixation de la jouissance sur un objet imaginaire se substitue à la fonction symbolique du phallus?

Il arrive ce qu'il arrive aujourd'hui, à savoir que la part interdite de la jouissance devient monnaie courante et virtuelle, que les rituels d'appartenance et de transmission entre générations laissent place à une confusion qu'on retrouve jusque dans la clinique avec la multiplication des prétendus états limites. Il arrive en outre que la maltraitance soit aussi banalisée que le sida, la polytoxicomanie, l'extrême pauvreté et les génocides; il arrive que le scandale figure la norme, que le lien social devienne autiste et que les troubles envahissants du développement de nos sociétés enferment les individus dans la faillite subjective et le silence désormais légal du simulacre de la loi et de la démocratie.

Ce sont les effets de cette paradoxalité spectaculaire qu'explorent la collection d'essais de Robert Neuberger ainsi que l'ouvrage, plus clinique, et excellent, de Martine Nisse et Pierre Sabourin, deux des trois fondateurs du Centre de thérapie familiale des Buttes-Chaumont à Paris. Rien de nouveau sous le soleil de Satan? Et pourtant, même si la névrose individuelle et familiale n'est plus à la mode — bien des analystes la dédaignant en effet au profit de placements pour eux plus performants à la bourse du plus-de-jouir —, nous ne pouvons pas ne pas penser à ce qu'il advient du champ social lorsque la famille ne fonctionne plus comme dispositif de souveraineté opérant, ainsi que l'a montré Foucault dans son cours au Collège de France sur le pouvoir psychiatrique, la jonction du fonctionnement de tous les systèmes disciplinaires. Que se passe-t-il aujourd'hui pour un sujet considéré comme anormal s'il ne peut être renvoyé à sa famille et que les dispositifs censés suppléer cette dernière (des centres pour délinquants aux institutions psychiatriques) ont été désinvestis par l'État?

Devant la loi

On ne cesse de nous annoncer la mort définitive de la psychanalyse, tant sur le plan de la clinique que sur celui de la théorie. Or la cryogénie (congélation en vue de la réanimation) paraît en ce domaine avoir fait des petits puisqu'il semble que les thérapies cognitivo-comportementales et les sciences cognitives aient mis au point une forme de *neuro-procédure* qui permette de conserver, en les travestissant et en les traduisant dans le langage pseudo-empirique de la pseudo-science, les concepts de la psychanalyse. Qu'on le veuille ou non, le Phénix renaît toujours de ses cendres et nous n'en avons donc pas fini avec la lecture de Freud et de Ferenczi (comme de quelques autres) à une époque où les complexes familiaux doivent être réactualisés. Or à partir du moment où le groupe familial, structure essentielle de l'ordre de la culture,

s'expose non plus dans la névrose mais bien en tant que « *décompleté* », c'est-à-dire amputé du Nom-du-Père, une nouvelle clinique s'avère d'urgence nécessaire, qui se mette à l'écoute de ses souffrances liées aux « *défaillances de la contenance* » (l'expression est de Gérard Decherf) et au défaut d'inscription du symbolique.

Après deux premiers chapitres bienvenus dans lesquels Nisse et Sabourin mettent en garde contre certains préjugés tenaces — il faudrait, par exemple, maintenir à tout prix le lien, jugé bon, entre parents et enfants — véhiculés dans les réseaux d'aide aux familles incestueuses, maltraitantes et psychotiques pour proposer quelques jalons de la mise en place de la thérapie de réseau, nous voilà replongés dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Une lecture fine, critique, et qui met en relief, par le biais d'une attention à quelques inévitables distorsions de traduction, les avancées dialectiques autour des théories de la séduction et du trauma. L'objectif n'est pas ici de ruser avec Freud, mais de souligner qu'il y a des conséquences cliniques à traduire *Verführungsphantasien* par « *invention du détournement* » plutôt que par « *fantasme de détournement* ». Si l'enfant invente les traumas qu'il subit, comment valider ses souvenirs? C'est là moins un problème qui concerne le Freud de la Vienne bourgeoise, chercheur parlant de l'enfance de ses patients adultes en traitement — il y aurait fort à dire sur la mythologie du Petit Hans —, qu'un risque de conduire des intervenants peu en relation avec leur inconscient à une surdité à l'égard des menaces ou des actes subis par les enfants. Sans aucunement renier Freud, Nisse et Sabourin vont toutefois chercher chez Ferenczi et dans la pensée systémique les fondements d'une pratique clinique et du processus thérapeutique. Ne voulant toutefois rester prisonniers ni de la circularité des systémiciens ni de la conception psychanalytique traditionnelle de l'abus à l'égard des enfants comme symptôme de dysfonctionnement de leur désir, ils élaborent une systémique s'appuyant sur l'approche de Mara Selvini

Palazzoli et de ses collaborateurs de l'école de Milan — la clinique des paradoxes et contre-paradoxes — ainsi que sur l'approche constructiviste développée par Lynn Hoffmann, Luigi Boscolo et Gianfranco Cecchin, sans oublier les travaux du grand juriste français Michel Redon.

Allons à l'essentiel. Comment un enfant peut-il sortir d'une famille violente et chaotique, aspects dont il n'a souvent même pas conscience? Comment sortir de la circularité de la folie et s'extirper des drames des parents? En travaillant sur « la haine légitime » dans « un espace thérapeutique non traditionnel de remise en question des figures parentales idéalisées ». Recadrons calmement : « Papa était gentil avec moi, il me faisait des minouches... » Nisse et Sabourin : « C'est gentil, c'est tendre le mot "papa" quand on parle de viols incestueux... » Si, selon Alberto Eiguer, dans *Le pervers narcissique et son complice*, la maltraitance « annule les différences, anéantit les individualités », il s'agit pour les cliniciens des Buttes-Chaumont de reconstituer efficacement les structures élémentaires de la parenté. Pour ce faire, une pratique thérapeutique de réseau s'avère indispensable. Il importe en effet de prendre en compte la parole de tous les intervenants liés à la protection de la jeunesse (les enquêteurs, les avocats, le juge, l'éducateur, le médecin, le travailleur social, le psychanalyste, le psychologue, etc.), pour autant qu'ils laissent tomber, sans verser dans l'idéalisme, leurs enjeux corporatistes et leur ego afin de permettre, pour l'enfant, un dialogue réouvrant sa vie verrouillée par les transgressions subies.

Il y a là quelque chose qu'il faut entendre d'emblée et qui met radicalement en cause le secret professionnel, tout en soulevant un épineux débat : les révélations de l'enfant doivent être révélées. « L'idée toute faite que cette prise de position vis-à-vis du judiciaire serait comme un "viol psychique", si le secret confié en séance était divulgué, est en fait un amalgame irréflectif entre le secret partagé et le secret imposé à l'enfant. Ne pas s'apercevoir, au nom d'un respect illusoire de la confidentialité, que c'est justement une des exceptions majeures du secret professionnel, serait une position hors la loi. » Si l'on souhaite rétablir la loi, il faut d'abord la signifier avec force, ce qui suppose de penser le rapport complexe et ambigu justice-sécurité, protection-réparation. Abordant par exemple l'embarrassant problème de la pédophilie au féminin — oui, certaines femmes au passé « super-archi-traumatique » (le terme est, là encore, repris à l'immense Ferenczi) deviennent des mères agresseuses sexuelles! —, les auteurs insistent sur l'incontournable nécessité d'entamer des poursuites judiciaires pour la maturation psychique des traumatisés. Une société se doit, dans les cas d'in-



Phil Bergerson, Tennessee (1996), de la série *Shards of America* (2004). Gracieuseté de l'artiste et de la Stephen Bulger Gallery. Original en couleurs

ceste, de pédophilie et de maltraitance, de faire ressortir le lien — je dirais, dans un autre vocabulaire, le nœud borroméen — pour les victimes et les coupables entre la sanction pénale et la thérapie, plusieurs solutions de rechange (médiation, avertissements, etc.) aux mesures pénales pouvant toutefois être exploitées, toujours si magistrats et cliniciens vont dans le même sens. Nisse et Sabourin — comment ne pas également penser à Françoise Dolto et Andrée Ruffo? — écrivent ceci, le plus simplement du monde : « Le juge dit la vérité de sa décision de justice. » Et le juge Redon, au sujet de la question de la crédibilité des enfants et de l'oscillation entre la croyance et la certitude, est sans appel : « C'est la vérité des faits qui fonde la décision de justice et non la crédibilité d'une victime [ne voit-on pas

assez, dans certains retentissants procès récents, ici et chez nos voisins du Sud, moult dérapages, entérinés par la gent artistico-médiatique?]. Or l'appréciation de la véracité n'appartient qu'aux enquêteurs et aux juges. Ne peut être délégué à un tiers le soin de dire si un enfant peut être cru. C'est abandonner le recours à sa propre conviction [de juge], et accepter qu'une décision de justice ne soit pas fondée sur un ensemble d'éléments objectifs et de constatations qui aboutissent à "je suis convaincu que", mais sur un simple "je crois que". En d'autres termes, à se méfier par principe des paroles d'enfants, on aboutit à accepter de juger sans conviction! » On me permettra d'affirmer que je sais de quoi parle ce magistrat.

Qu'il y ait maltraitance dans la famille ou vente d'enfants, prostitution d'enfants,

pornographie impliquant des enfants ou encore exploitation d'enfants par des multinationales crapuleuses, nous devons faire notre travail d'humanité. Méditons avec gravité le fait que des milliers d'enfants sont quotidiennement agressés dans des sectes ou séquestrés et torturés, mutilés et hypnotisés, utilisés de manière sadique et sanguinaire dans les *snuff movies* (ces films, dénoncés notamment par Roman Polanski, dans lesquels des assassinats sont commis en direct, sans simulation) et dans des scènes de meurtre et de mutilations atroces, à tel point que Nisse et Sabourin peuvent écrire sans exagération aucune que « leurs blessures physiques et psychiques sont d'une profondeur comparable à celles des personnes revenues des camps de concentration ». D'aucuns prétendent encore que les enfants auraient aujourd'hui tous les droits et pas de devoirs. Ils acquerront les deux si nous luttons contre notre cécité. Mais peut-être, qui sait?, l'histoire de l'œil est-elle définitivement close.

Nouages au-delà du principe de norme

Même s'il traite de tout autres questions — encore que le problème de la chute des rituels dans les familles et les sociétés ne soit pas si étranger à ceux de la torture du Nom-du-Père et de la maltraitance des enfants —, l'intérêt de l'ouvrage du psychiatre, psychanalyste et thérapeute de couple et de famille Robert Neuberger (qui constitue une version revue et augmentée de *L'irrationnel dans le couple et la famille*, ESF, 1988, série d'essais écrits sur une période de vingt ans) est de jeter lui aussi des ponts entre les théories systémiques et psychanalytiques, tout en insistant davantage sur l'apport considérable des premières dans l'ensemble des sciences humaines. Les cinq parties (« Rituels », « Génies désignés et collectionniste », « Le temps », « La norme » et « Le thérapeute ») sont reliées par le fil rouge de l'auto-organisation des systèmes conjugaux et familiaux et de la capacité d'autoguérison de ces derniers, ceux-ci se donnant des frontières et une identité à l'aide de mécanismes comme les rituels et les mythes. Aussi voyons-nous dès le départ émerger des questions concernant, par exemple, les types de groupe, à savoir ceux déterminés par l'appartenance et exigeant une solidarité entre les membres — comme les clubs — ou ceux articulés par inclusion et interdisant cette fois la solidarité des membres en tablant sur l'isolement — dans une classe, la séparation des élèves qui entretiennent un lien trop étroit. Or, la famille constitue un groupe d'appartenance particulier, en ce sens qu'elle est structurée par des rituels qui lui sont propres, tels que le baptême, la nomination, les ressemblances...

C'est là un point anthropologique et sociologique capital puisque, selon Neuberger, la participation à ces rituels — en tant que formes analogiques des mythes — s'avère plus importante que les liens du sang et les liens légaux (se reporter à Lacan). Les implications logiques de cette thèse sont perceptibles dans la clinique des familles désignant un patient psychotique, anorexique ou toxicomane dans la mesure où, dans tous ces cas, les liens d'appartenance ont acquis un caractère si vital que les sentir menacés de dissolution fait entrer dans le cycle fou de « l'hypervalorisation narcissique de l'identité familiale », le mythe de base se traduisant ici par l'idée que le monde extérieur est dangereux, ce qui justifie le repli. Sur le plan technique, l'interprétation donnant souvent peu de résultat, Neuberger en vient donc parfois — comme Alexandro Jodorowsky et bien des chamans, mais dans un paradigme tout à fait différent (puisque ce dernier passe par la psychomagie pour reconnecter le quotidien aux modèles mythiques, la psychogénéalogie rejoignant le transgénérationnel) — à prescrire des rituels qui modifient les relations des membres du groupe. Ce point de départ fonctionnaliste — le *ritus* latin, ainsi qu'il le rappelle en revenant à Benveniste, désignant une fonction et non un comportement — permet de saisir la modélisation des demandes des toxicomanes qui consultent avec leur famille interne. Il faut pour les soigner dépasser les traditionnelles approches causalistes linéaires ou circulaires et ouvrir un regard non causaliste. Cela implique d'introduire le temps et le changement en « combinant » — il fallait le faire! — le modèle systémique et le sophisme des prisonniers de Lacan, sophisme par lequel ce dernier pense le jeu logique et les trois temps — temps du regard, temps pour comprendre et temps de l'action et de l'énoncé —, ponctués par deux scansion. Très concrètement, en identifiant alors le besoin et sa boucle répétitive en tenant compte de la demande et du désir, on éviterait, comme on le fait trop souvent, d'en rester à la tactique du placement des enfants dans le cas des familles dites dysfonctionnelles, ou des cures de désintoxication dans le cas des toxicomanes : « L'anticipation de ces temps logiques est déterminante dans le travail de thérapie familiale systémique ou de psychanalyse : nous ne parlons pas du contenu de l'interaction qui, lui, reste imprédictible. L'objet de la thérapie familiale systémique ou de l'analyse étant de faire surgir quelque chose qui ne pré-existait ni chez l'un ni chez l'autre des partenaires, mais qui apparaît dans l'interaction, il est facile de montrer que, seules, des logiques du temps en plusieurs temps (au moins trois) comme celle du sophisme des prisonniers l'autorisent. » C'est dire à quel point l'accompa-

gnement des personnes, des couples, des familles et des groupes en crise suppose la distinction entre le temps chronologique et le temps logique, ce qui engage une problématisation de la norme sociale à laquelle ils se retrouvent inévitablement confrontés.

Cette question du temps, Neuberger la lit également dans *L'écriture et la vie*, de Jorge Semprun et dans *Zachor* de Yosef Hayim Yerushalmi. L'enjeu est de taille puisqu'il concerne rien de moins qu'une tentative de reformuler les théories freudiennes du refoulé et de la répétition en recoupant les deux livres. Dans le sien, Yerushalmi discute la thèse de Maurice Halbwachs concernant une mémoire collective qui ne serait pas adossée aux thèses de Jung, mais à un concept de tradition inscrivant les effets d'appartenance à un groupe donné : « La mémoire collective est mythique dans le sens où elle génère et entretient une mémoire, c'est-à-dire un futur prédéterminé, trivial. » Quant au livre de Semprun, il raconte, lui, la mort de Halbwachs dans le camp de Buchenwald. Quel croisement entre les deux histoires? Neuberger se souvient tout à coup qu'il avait lu le récit de Semprun et que la mémoire de cette lecture lui est rendue disponible par des articles dans *Le Monde des livres* au sujet de la réédition d'un livre du sociologue, *La mémoire collective*. Voilà une série de hasards dans laquelle un événement *x* se connecte à un souvenir *y*, produisant alors, par la création d'un lien et d'une perception, la sensation du temps. Question d'archive, aurait dit Derrida.

Tu que je cherche...

Qu'ont en commun la pratique en réseau soutenue par Nisse et Sabourin et les propositions cliniques de Neuberger? Pour ce dernier, son hypothèse et sa question de travail se ramènent, affirme-t-il, à la formule « Tu peux savoir » au sens où les informations dont nous disposons sur les situations familiales permettent, selon la théorie des jeux stratégiques, d'anticiper les effets des actions des thérapeutes. Nisse et Sabourin, eux, avancent en droit la nécessité pour la thérapie de lever le secret du secret et d'ouvrir ainsi une interrogation sur le su et l'insu dans le but de soigner « le système familial maltraitant ». N'entend-on pas ici quelque chose de *Scilicet*, la revue de l'École freudienne de Paris, nouant le sujet dans son rapport à l'ignorance et le champ social comme lieu du politique? De quoi temporiser, de quoi laisser se déployer — à même la cure de la horde — une mémoire du futur non trivial par la rencontre fortuite sur une table de dissection de valences potentielles et d'un événement non prédictible. Le Freud de l'*Esquisse* n'est jamais bien loin.

Michel Peterson